



BARATARIA

Soyons impossibles, exigeons le réel

NUMERO 1

10 octobre 2005

401^{ème} anniversaire de la découverte par Johannes Kepler de la supernova de θ Opphiucci.
88^{ème} ou 87^{ème} anniversaire de la naissance de Thelonious Monk.

*

EDITORIAL

*Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition ; d'autres celui de l'adoration basse et servile ; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse... Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit chemin de la chevalerie errante ; méprisant pour exercer cette profession la fortune mais non point l'honneur j'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences, vaincu des géants, affronté des monstres et des fantômes.
Don Quichotte, II, 32.*

Nous ne ferons dans ce bulletin aucune concession au public.



photo Gihan (00h04... son cœur battait très fort)

Plusieurs excellentes raisons justifient, à nos yeux, une telle conduite, et nous allons les dire.

La première est que ceci n'est pas un bulletin, ni une revue, pas même une lettre de nouvelles (angl. *newsletter*). CECI EST UNE ÎLE. L'île de Barataria ou plutôt, comme tendent à le prouver les plus récentes explorations de deux de nos équipes (expéditions du 27 et 30 septembre 2005), L'ARCHIPEL de Barataria.

LE SEUL ARCHIPEL D'EUROPE ENTIÈREMENT ENTOURÉ DE TERRES.

La seconde est que ceci (vous) n'est pas un public, ni une rangée de spectateurs alléchés par la perspective d'une heure et demie d'oubli programmé, pas même une assemblée d'actionnaires majoritaires, fiers de l'être et certains de l'être toujours. Ceci (vous) est une Conspiration des Lecteurs, un Club des 7 Sages et des 7 Fous de la Forêt des Bambous, une très secrète et très meurtrière Société des signes volants dont le but avoué n'est autre que la DESTRUCTION DE LA DESTRUCTION.

LA SEULE SOCIÉTÉ SECRÈTE D'EUROPE OUVERTE À TOUTES ET À TOUS CEUX QUI L'OSENT À LEURS RISQUES ET PERILS.

La troisième est que l'œuvre complète des penseurs et des artistes d'élevage que l'on commercialise à cette heure de la marchandise décomposée n'arrive pas à cacher le goût de l'aliment qui les a nourris, et que nous pensons maintenant, à l'heure des désastres et des mensonges globalisés, mériter qu'on nous serve aujourd'hui quelque autre nourriture ou plutôt venir la prendre nous-mêmes.

Vous avez donc le choix.

Vous pouvez nous lire, nous contempler, nous transférer (angl. *forward*) béatement, nous trahir, nous ignorer, ou nous rejoindre. Pour certains d'entre vous il reste à bien réfléchir une dernière option, mais nous craignons tous ici, sur l'archipel de Barataria, qu'elle ne vienne un peu tard : nous infiltrer.

Dans ces deux derniers cas, donc, rendez-vous le 28 octobre 2005, qu'il pleuve ou qu'il neige, sous le pont où se rejoignent la rue de Charenton et l'avenue de la Porte de Charenton, à 23 heures, munis de lampes torches, de piles de rechange, de vêtements à toute épreuve et d'une gourde remplie avec goût.

Pour ceux qui ne peuvent ou n'osent venir nous rencontrer en chair et en os, une seule solution à ce jour : un courrier électronique à l'adresse : alonzopanzadeltoboso@laposte.net.

Respectueusement,

El novo gobernador de la Insula Barataria
Alonzo Panza del Toboso

PS dernière minute: On nous annonce que demain mardi 11 octobre à 20h30 aura lieu au Cinéma du Panthéon (tout un programme), 13, rue Victor-Cousin, dans le 5^{ème}, une projection du dernier film de Guy Debord, « *In girum imus nocte et consumimur igni* » (1978), suivie d'un « débat » avec l'acteur-réalisateur Olivier Assayas qui serait à l'origine de la sortie en DVD « édition de luxe » de l'intégrale des « œuvres cinématographiques » dudit Guy Debord. Curieux de savoir où tout cela mènera le public de

cinéma, et en quoi Olivier Assayas pense être fidèle à la mémoire du défunt, quelques membres du comité clandestin révolutionnaire indigène de l'île de Barataria seront — discrètement cette fois — présents dans la salle. A vous de les reconnaître.

* * * * *

SOMMAIRE

DERIVES

27, 30 septembre

Hervé Guiader, Richard et Clémentine Negre, Gihan, Sinaloa, Andreas G., Métie Fakra, Sylvain Jean

PLASTIQUES

Richard Negre, Désert

Gihan, 00h04... son cœur battait très fort; Recueillis

PLUMES

Ben Gardeur, Notations dans l'Est

Hervé Guiader, Terres II

S., 3 poèmes

Jen Yu, Paroles du fou aveugle

Métie Fakra, Animal

Andreas Guest, Quitter le monde

S., Tu ouvres

Gihan, One Woman's Journey

Andreas Guest, La fille violette

Métie Fakra, Chincoteaque

S., Nineties

Gihan, Douces collines, Bribes

Andreas Guest, A cinq heures du matin

* * * * *

DERIVES



photos Clémentine et Richard

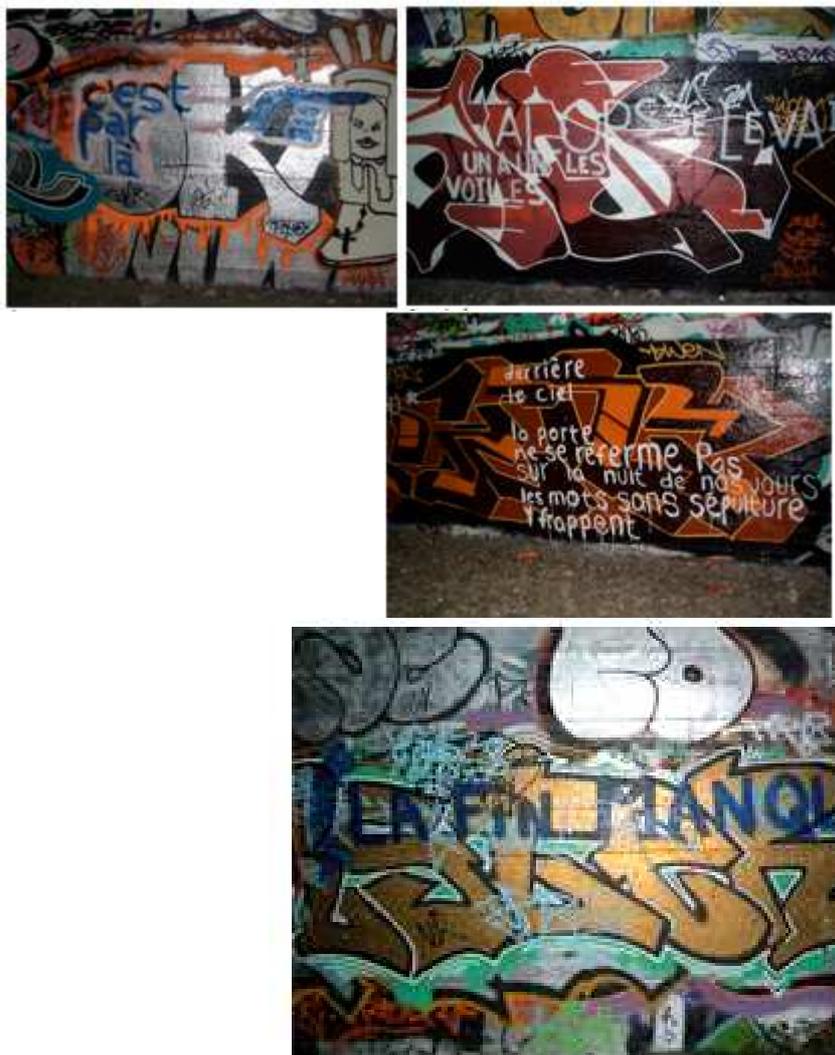
Dans la nuit du 27 au 28 septembre 3 éclaireurs et 1 éclaireuse rallient les Buttes-Chaumont à partir de Cité U par la petite ceinture.

La faim, comme nous, rôde, mais nous trouvons deux hérissons (un petit et un gros).
Deš nīgle mais panč nīgle xajaslo jop ! Kanc bok !



photos Sinaloa & Gihan

Dans la nuit du 30 septembre au premier octobre, Nuit Noire et deuxième passage sur la petite ceinture avec seaux et pinceaux.
Merci à Hervé de nous avoir montré la voie.



photos Clémentine & Richard

PLUMES

Notations dans l'Est Journal en morceaux

*La version brève des notes d'un voyageur en terre du Milieu.
La trace de ce qui fut pour quelques jours le monde.*

Suzhou, 19 juillet

Quelques pensées vont à Shanghai, ville de froid et de chaud, où aucun air n'a les qualités tant annoncées du Milieu. Les climatiseurs gouttent, ils sont partout réglés si fort qu'on a l'impression qu'en

refroidissant l'intérieur, ils réchauffent encore plus l'extérieur, et assèchent l'air.

Il y a... une ville chaude... une ville froide...

VILLE HAUTE CLIMATISEE

VILLE BASSE CLIMATISEE

VILLE BASSE NON CLIMATISEE

Vue, une mosquée occidentée. La mosquée du jardin des petits pêcheurs.

Vu, un homme qui urine le téléphone à la main dans les pissotières publiques. Entendue, sa conversation dont pas un mot ne m'atteint.

Fuir une Chine de pacotille chaque jour plus étendue, plus aisément joignable et dont les Chinois sont les premiers à raffoler, quand ils jouent les touristes. Xintiandi, Waitan, Nanjing Lu, maintenant Shiquan Lu. Lieux où tous chemins mènent, surtout ceux où l'on parle Anglais.

De l'effet des portes d'entrée en Chine. Elles impressionnent, elles écrasent, elles dissuadent, elles vous hurlent dessus et vous tiennent en respect.

Chiens petits et échassiers élégants, libellules dans les rues.

Nanjing 22 juillet

Dévisagé à longueur de journée, parfois jusqu'à faire arrêter les gens dans la rue. Gosses qui me montrent du doigt en riant. Vieux plissés qui écarquillent de grands yeux. Je suis « laowai ». De plus en plus j'en ai la certitude : c'est ma SOLITUDE qu'ils regardent.

Nanjing 25 juillet

Nanjing semble vouloir que je reste. Il pleut très fort depuis une demi-heure. Etrange conduite du voyageur : après avoir tant voulu l'Est, m'efforcer de rejoindre les montagnes de l'Ouest !

Plus tard au jardin botanique : des bonsaïs droits, d'autres tordus. Infinis, les chemins de verdir.

Le vent

dans les arbres petits

livre sa fraîcheur!

Tai Shan 28 juillet

Les arbres sont des hommes, vieux et pleins d'une étrange sagesse. Habillés de rubans rouges qu'agite le vent, doucement. Au royaume des araignées, les Chinois affrontent la montagne de face, par des escaliers larges comme des avenues. La porte du Paradis est couverte de cadenas.

Tai Shan 29 juillet

Un petit peuple fou descend, somnambulique. Petits pieds des porteurs aux lourds paquets. Il s'agit, pour les genoux, de ne pas trembler. L'exercice est nouveau. Inégales, les traîtreuses marches tentent des pièges insensés. Voilà que tout brûle à nouveau, ma peau si différente...

Je sue de l'encre.

De Shaolin à Xi'An 1er et 2 août

Fascinant petit peuple combattant. Les armées bleues et rouges de la colline, faites d'habitudes, ont crié sous le jour. Ils sont un peuple.

Jamais je ne me suis tant senti un étranger. Ce soir ils me sont un peu plus lointains encore.

Et pour Bouddha, voilà le fin mot. Il n'y en a pas UN. Il n'est pas l'INDIVIDU. Bouddha est la multitude de ceux qu'il a été et de ceux qu'il deviendra encore. Peu importe le nombre. Plus il y en a, plus grand est le bonheur.

Force de l'habitude!

3 heures du matin dans le Luoyang-Xi'An lent. Tous ouvrent la bouche, muets. Leur silence!!!! Ils dorment, les uns sur les autres. Tous, sauf moi.

Xi'An 3 août

Muezzin au fort accent chinois.

Envie de déconner.

Un peu plus tard, Tian a des fesses magnifiques. Il me tient par la main en traversant la rue.

Lanzhou, Xiahe 4 et 5 août

Vu *au moins un* autre pays. Voyage dans le voyage. Les pèlerins de la couleur sont en marche. L'eau froide et les étoiles, enfin. Faunes de luxe. L'hiver en plein été, et quelque chose qui déborde, là, en moi.

Ben Gardeur

Terres II

Elle

La matière même de son corps prenait peu à peu forme dans l'émulsion du mien. Je l'aimais. Il n'en savait rien. Ou feignait de n'en rien savoir. Ses yeux se refermaient sur notre étreinte comme un intense gisement de paroles dont j'espérais vainement l'éclosion.

Lui

Aurore m'a appelé hier

Elle

Hier se dilapide

Ces visages
qui tombent
de la
nuit
comme des
paupières
renouvellent

l'automne

Lui

Nous avons échangé quelques mots / guère plus / il y avait des larmes dans sa voix

Elle

L'accouplement tyrannique
des contraires
lente agonie de tendresses qui s'annulent
où l'une
qui s'oppose
à l'autre
qui s'oppose
à l'une
dos à dos
se regardent

Lui

en contrebas du pré / à hauteur de la rivière dont le lit s'insinue entre les gorges de granite rouge / c'est là qu'ils s'arrêtèrent pour l'enterrer / parmi les feuillages / dans la petite cavité que son père avait creusée / elle avait alors chaudement pleuré en pétrissant la terre de ses mains limoneuses

Elle

Quand tu cesseras de mourir (...) je t'emmènerai visiter la pluie
qui fait les océans pour éteindre ta soif (...)

Lui

un petit dôme de terre ameublie s'élève en contrebas du pré / comme une excroissance façonnée par ses mains dans les marnes / sur un vide / en remplissant un trou

Elle

Quels mots écrirai-je moi qui te désire comme jamais je n'avais désiré avant que ne me heurte ce trajet que nos déhiscences et le fait avéré de nos laideurs exposées (...). (...) parce qu'il faut bien nécessairement que le corps s'étale et que dans ces souvenirs sans fin où peut-être se montraient là l'image hyménéale d'un sein que défloraient tes mains de naguère (...) tes mains comme une image en abyme de tes mains vierges approfondissant nos souffles et le silence et le renversement de nos souffles traversés par : Il faut que tu m'écoutes ! Il faut que tu m'écoutes ! Il faut que tu m'écoutes !

Lui

ton corps se resserrait dans son
illisibilité (~~le corps brouille l'écoute ?~~)¹
(tes échos ne renaissent qu'en pure perte)

Elle

Un mendiant me tendait sa paume : j'eus la faiblesse de croire qu'en lui jetant une pièce ce don m'acquittait.

Lui

les amants se trahiront des linceuls de givre étrangleront alors l'avènement de toutes fleurs hâtives le
chasseur abattra son chien la générosité s'indiquera toute entière dans ses motivations secrètes
car en nous le luxe se brise l'appétit du texte nous scinde

Elle

ne me hisse² pas !

Hervé Guider

3 poèmes

derrière

le ciel

la porte
ne se referme pas
sur la nuit de nos jours

les mots sans sépulture

y frappent

S., 30 septembre 2005 (Vanves).

¹ Autre variante insane de : « *Aboli bibelot d'inanités sonores !* » (sic)

² « *La volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. — Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté.* » (sic)

*

Mais quelle est donc cette ombre de soleil
dans l'entrelacs de nos chemins
où nous mène une langue *inconnue* ?

Est-il possible qu'en une clarté plus vive
comme le trait jaune de l'horizon
battu par les flots
elle nous renvoie son écume d'aurore ?

C'est la terre pourtant

—jusqu'alors lavée par les vents
bien que résistât aux lames
un chiendent *indicible*—

Elle se peuple à présent sous nos yeux

Féconde de nos paroles

S., 8 octobre 2005 (Paris).

*

ciel et terre

maintenant

confondus

l'air pourtant blême du jour
se teinte de nos souffles

et le monde revient

– grammaire de nos désirs –

en une langue nouvelle

S., 10 octobre 2005 (Paris).

Paroles du fou aveugle

« On croit être les victimes du temps. En réalité le chemin du monde n'est nulle part immobile. Comment serait-ce possible ? Nous sommes nous-mêmes notre propre voyage. C'est pourquoi nous sommes aussi le temps. Nous sommes le temps lui-même. Fugitif. Impénétrable. Implacable. »

Jen Yu

Animal

Il dort les yeux grands ouverts, l'éclat de la lune se reflète quelque part sur sa pupille. Il se réveille, enfle chemise et pantalon. Ouvre la porte sans un grincement. Rien ne bronche jamais sous la caresse de ses mains. Il descend l'escalier de bois. Porte d'entrée, dehors, se dirige vers l'écurie. Les bêtes dorment, on entend leur souffle lourd se mêler au souffle de la lune dans la nuit. Quelques têtes remuent machinalement au bruit de ses pas dans l'écurie. Il s'arrête devant le boxe de Peso, l'hongre bai a les yeux ouverts et tend sa tête vers la main connue. En silence. Il lui passe la main sur le front, leurs regards s'accordent au souffle de la lune.

Personne ne les entend sortir, une nuit du jeudi au vendredi, une nuit humide de pleine lune.

Ils quittent le village d'Araca, marchent vers Bouth, marchent vers Tenon, marchent vers Lander, solitaires, sans craindre les voitures qu'on n'exhibe plus qu'en pleine lumière. Aux portes de Lander le jour se lève et les découvre. Ils s'enfoncent dans la forêt des Loups où depuis longtemps les loups ont disparu. Les arbres touffus cachent à présent leur fuite, ils avancent dans les fougères et les orties, au pas feutré de Peso, mouchetés de lumière. La forêt les avale pour quelques jours, l'immense forêt des loups où depuis longtemps il ne reste des loups que l'absence de leurs cris ; le silence. Il y a 150 ans les loups de la forêt des loups sont morts d'aphasie. Ils s'arrêtent près d'un ruisseau. Peso cherche quelques brins d'herbe perdus dans la mousse. Niels croque des noisettes pas encore mûres, ils s'endorment sur un lit de fougères. Personne ne les réveille car personne ne les voit, quelqu'un même les chercherait-il. Au sortir de la forêt des loups c'est bientôt de nouveau la nuit qui les enveloppe. Ils marchent vers le prochain village, peut-être Irou ou Maze. Niels laisse Peso à l'entrée du village et rentre.

Il marche jusqu'aux lumières d'un restaurant. Quelques tables sont occupées, au fond de la salle, une jeune fille dîne seule. Elle est très brune avec la peau mate, les lèvres charnues. Elle voit Niels et détourne ses yeux apeurés. Niels s'assoit à une table. La nappe n'est pas à carreaux mais en papier blanc. Une femme vient. Il demande s'il peut emporter quelque chose à manger avec lui. Non. Il commande un steak et attend. Le steak arrive, la viande est dure et caoutchouteuse, Niels l'avale en quelques bouchées. Il enroule les morceaux de pain dans une serviette en papier, paie et sort du restaurant. La jeune fille brune le regarde partir, ses yeux brûlent.

Ils repartent dans la nuit et marchent vers Sano, marchent vers Killia, marchent vers Tarup ou Besni. A présent quand le soleil les découvre ils ne sont plus connus de personne. Il arrive qu'on les regarde d'un drôle d'air et qu'on ait envie de se souvenir d'eux pour en parler au dîner le soir, mais le plus souvent on aura déjà oublié. Avant d'arriver à Beneeth Niels s'endort dans une prairie. C'est la pleine chaleur et Niels se réveille avec le visage rouge sang, Peso s'est réfugié sous les arbres. Ils repartent et pendant plusieurs jours le visage de Niels brûle de l'intérieur. Le soleil tape de plus en plus et la sueur qui inonde le poil de Peso ne sèche qu'à la nuit tombée. Bien des nuits après leur départ de la nuit du jeudi au vendredi, ils arrivent à Rankin, Niels descend et laisse Peso à l'entrée de la ville. Il fait grand jour, Niels croise des hommes et des femmes. Il apprend qu'on est lundi, qu'il est 1h de l'après-midi, qu'il fait bien chaud pour la saison, qu'il y avait longtemps qu'on avait pas eu aussi chaud. Il s'assoit dans un bistro et demande un steak. Il va aux toilettes et regarde son visage, brûlé par le soleil, creusé par la fatigue. Il fait une toilette sommaire et revient à sa table. Il commande aussi une bière. Une jeune fille boit un café au comptoir. Brune, les cheveux très longs, les yeux noirs qui s'enfoncent dans le cœur. Il

avale son steak en trois bouchées, enroule les morceaux de pain dans une serviette, laisse ses billets sur la table et s'en va. Les yeux de la fille font des trous dans son dos. Un frisson de douleur.

Ils marchent vers Peleo, Lice, Niez, Tegenu. A Tegenu commence la gigantesque vallée blanche, le plus grand désert du monde.

Ils s'arrêtent encore une fois à Tegenu ; Niels remplit plusieurs bouteilles d'eau et les attache à sa selle. Peso respire fort, il ouvre grand les naseaux pour trouver l'air dans cette chaleur dense. Il a hâte pourtant, Niels aussi. Dans ce que Niels pense être la nuit d'un samedi au dimanche, ils rentrent dans la vallée blanche. Ils avancent dans la nuit froide sans lune, Niels noie ses yeux dans le ciel et compte les étoiles. Peso tend le cou vers l'avant, l'étendue infinie de sable. Ils marchent toute la nuit vers le matin, puis vers l'épuisement. Alors Niels arrête Peso et descend. Il fait couler l'eau dans la gueule du cheval et boit à son tour trois petites gorgées. Ils s'étendent sous le soleil brûlant. Le visage de Niels est un incendie, il n'y a pas un arbre et pas une ombre dans le désert. La chaleur écrase le sommeil. Ils n'entendent même plus leurs souffles dans l'épaisseur de l'air. Au sortir de leur torpeur Niels monte sur Peso et ils se remettent en route. La sueur dégouline en torrents le long du corps de Peso, les gouttes qui coulent de Niels s'y mêlent. Et pourtant Peso s'est habitué à la chaleur, le fond de ses naseaux est définitivement sec et il respire presque normalement. Ils avancent mouvant dans l'infini du sable éternel et qui saurait alors dire quel jour on est. La nuit glace leur corps de braise et ils avancent de peur de mourir. Niels compte les étoiles et Peso écoute leur souffle. Ils avancent et trop tôt, bien trop tôt, le soleil illumine le ciel en un grand brasier, puis les couleurs s'affaissent et tout est blanc à l'image du sable, du ciel, du soleil, du blanc qui les absorbe. Ils marchent vers l'épuisement qui leur offre un semblant de repos, un coma plus qu'un sommeil, et dans leurs rêves blancs apparaissent de grandes étendues d'eaux, les vagues se figent en dunes et l'eau devient blanche, tout devient désert, dans leurs rêves et dans leur esprit les pensées s'écoulaient comme des grains. Quand ils les ouvrent leurs yeux sont pleins de sable, et les narines, et la bouche. Niels fait couler de l'eau dans la gueule de Peso puis, tirillé par la faim, sort de son baluchon des morceaux de pain emballés dans une serviette en papier. Peso en mange quatre goulument et jette dans les yeux de Niels l'infini de sa reconnaissance. Niels s'assoit, humecte son pain d'eau et roule quelques boulettes qu'il mâche doucement, le plus doucement du monde. Peso regarde attentivement chaque mouvement de sa mâchoire, il pose sa tête dégoulinante sur le genou de Niels. Tout est blanc et ils restent immobiles pendant peut-être des minutes ou des heures. La nuit ils marchent avec les étoiles vers le lever du jour, le jour ils attendent en marchant l'épuisement qui les terrassera. Certains jours quand les estomacs geignent si fort qu'ils les empêchent d'entendre leur propre sueur couler, Niels sort quelques morceaux de pain dur enroulés dans une serviette en papier et les partage. Un jour, dans l'infini blanc du désert, après une nuit sans lune et remplie d'étoiles, Niels sort le dernier morceau de pain. Il l'humecte et le coupe en deux. Peso refuse de manger. Il est couché sur le sable, enfoncé dans le sable blanc, les yeux terriblement secs entourés de creux noirs. Niels insiste, garde la main tendue sous la bouche du cheval. Il faut qu'il mange ou il va mourir, il doit manger, de toute façon ils vont sans doute mourir bientôt, autant qu'il la mange, Peso reste les yeux fermés, qu'il la mange ou il l'enfoncera de force dans sa bouche, autant qu'il la mange, le désert est infiniment blanc et ils n'en sortiront jamais. Niels s'endort dans ses marmottements et Peso finit par prendre le croûton de pain. Il n'y a plus de pain. Il tombe dans la torpeur habituelle, le soleil pénètre leur cerveau de ses rayons blancs et toujours les vagues insaisissables deviennent des dunes de sable brûlant.



Ils marchent des jours et des nuits vers les jours et les nuits entre la veille et l'abrutissement. Niels a compté 452.836 étoiles dans le ciel mais ce n'est pas un compte exact car chaque nuit quand il recommence il n'est plus sûr du chiffre de la veille et des étoiles qu'il a déjà comptées. Il compte les étoiles pour continuer d'exister et ne pas être avalé dans l'étendue blanche de la folie. Un jour avant de tomber dans la presque mort de leur repos il voit la jeune fille aux cheveux noirs à la table du fond du restaurant. Elle se lève et s'avance vêtue d'une nappe en papier blanc et ses cheveux s'enroulent autour de lui. Elle sourit et entre ses lèvres charnues apparaissent deux lignes de dents blanches éclatantes. Elle se penche et dans l'éternel baiser qu'elle lui donne coule une eau pure qui ruisselle à la fois dedans et dehors de son corps, en petits filets clairs et frais comme de l'eau de montagne. Il joint ses mains pour recueillir l'eau précieuse et soudain c'est du sable, partout dedans et dehors de lui, qui coule. Il a la bouche pleine de sable et tousse à n'en plus finir. Il tourne la tête vers Peso et dans ses yeux il trouve le même effroi, exactement. Il rince sa bouche avec quelques gorgées d'eau et fait boire le cheval. Les jours passent avant et après les nuits et le tourment de la faim davantage les torture. Parfois il revoit la jeune fille brune du restaurant, parfois elle les transperce de ses yeux et par les trous des flots de sable blanc s'écoulent, comme s'ils en étaient pleins, comme s'ils étaient des sacs. Une nuit elle s'est approchée tout près de Peso et Peso l'a mordue. Il a sectionné un de ses doigts et l'a croqué puis avalé. La fille s'est enfuie, Niels a regardé chacun des mouvements de sa mâchoire avec horreur et envie. Peso a plongé ses yeux dans les siens à la recherche d'une infinie compassion qu'il a trouvée dès la surface. Au bord des lèvres de Peso il reste quelques gouttes de sang, qui flottent aussi à la surface des yeux de Niels. Ils marchent vers l'épuisement, vers l'épuisement infini. Quand la jeune fille aux cheveux noirs revient, elle reste loin de Peso, elle fait de sa main à quatre doigts un signe à Niels pour qu'il s'approche. Il va vers elle lentement, elle ouvre les bras, il s'enfonce dans l'espace infini de son corps. La faim cogne si fort qu'il ne peut pas ne pas lui croquer le lobe de l'oreille, puis la chair sur le bras. La chair. Il mâchonne et le sang colore ses lèvres et s'échappe de sa bouche en petits filets qui coulent comme la sueur. Quand il lève les yeux Peso le regarde fixement et il frissonne de voir dans ses yeux immenses des petits filets de sang qui s'échappent et coulent alors comme des larmes rouges sur sa tête baïe. Ils s'oublient dans les regards l'un de l'autre et tombent en torpeur. Quand il s'éveille Niels se sent mieux et Peso l'attend. Il se rince la bouche avec quelques gouttes d'eau et rend ses yeux aux étoiles qui sont à présent dans les 930.000, poudre d'étoiles, poussière d'étoiles, maudits grains d'étoiles si difficiles à dénombrer. La nuit vers le jour, le jour dans le jour, vers la nuit, jours, la jeune fille aux cheveux noirs ne revient pas, nuits, mais le tourment de la faim revient, inexorable.

Un jour après la torpeur Niels ouvre les yeux pleins de sable et de blanc et Peso est allongé de tout son long dans le sable, enfoncé dans le sable, Niels s'approche et ne distingue plus de respiration, le cheval est mort, Peso est mort. Niels attend que les larmes viennent mouiller ses yeux mais sont si secs que rien ne — Niels tombe à genoux et pleure sans larmes, les yeux ouverts, caressant l'encolure rachitique. Tourmenté par la faim Niels sort un couteau de son baluchon et va trancher un bout de Peso. Quel bout, quelle partie ? Il tourne autour de la bête et opte pour un bout de poitrail, juste avant d'enfoncer le couteau les larmes lui viennent à torrents et à travers elles il dirige l'arme blanche vers la bête baïe, quand il plante la lame un rugissement qui est un hennissement déchire l'air brûlé de la vallée brûlée et déchire l'air et le temps jusqu'au silence de la forêt des loups.

Niels tombe à la renverse dans les gloussements et les larmes Peso se redresse et scrute de ses yeux striés de sang son maître.

Peso n'est pas mort, Peso est en vie, comment a-t-il cru, pu croire, qu'il était mort, Peso est éternel, Peso ne l'abandonne pas, Peso le portera de l'autre côté de l'infini du désert. Niels s'approche du cheval qui reste immobile à le surveiller. Il passe sa main sur la blessure saignante. Niels ne fait plus que gémir et Peso jette pourtant dans ses yeux l'infini et incompréhensible amour. Niels pleure encore et nettoie la blessure avec ses larmes. Bientôt ils repartent silencieux dans le jour silencieux et marchent une nouvelle fois vers la nuit, les étoiles, puis le jour, l'incendie, mais la faim toujours torture et persécute et un jour Peso tombe en avant, puis bascule sur le côté, projetant Niels dans le sable. Niels attend sans rien faire et Peso est parcouru de frissons et de spasmes. Une mare de sueur se forme autour de lui. Niels humecte la tête de Peso et fait couler de l'eau dans sa gueule. Le cheval est comme pris de délire il s'agite et cherche parfois à lui croquer un doigt. Combien de temps Niels attend-il avant de sortir à nouveau son couteau de son baluchon ? Il s'approche de Peso et le considère longuement. Le cheval se calme et rend ce regard appuyé à son compagnon armé de l'arme blanche. Niels marmotte des mots, des phrases, qui de nous deux qui de nous deux qui de, s'approche de Peso puis recule puis revient puis tranche finalement un morceau de chair de son bras à lui.

Il serre ses lèvres pour retenir le cri de douleur puis tente d'arrêter l'écoulement du sang en appuyant son autre main sur son bras puis déchire un lambeau de sa chemise et fait un garrot presque inutile. Il s'approche de Peso avec le morceau de sa chair sur sa main et le tend vers sa gueule. Peso jette ses yeux terrifiés dans ceux de son maître et garde la gueule bien fermée. Niels attend. La torpeur passe dans la peur l'un de l'autre et Niels laisse sa main sous les lèvres de Peso qui reste immobile. La nuit les enveloppe dans le froid. Ils ne marchent pas. C'est la première nuit où ils ne marchent pas. Niels s'endort la main sous la bouche du cheval en marmottant des suppliques. Des heures ou des minutes plus tard Peso plonge ses naseaux vers le morceau de chair et respire profondément. Quand Niels se réveille la chair a disparu de sa main et Peso s'est levé. Il le rejoint mais Peso refuse de partir. Allons il faut partir, il faut avancer, qui sait, peut-être sont-ils à la fin du désert, peut-être derrière ces dunes voit-on la mer qui ne se change pas en sable, et si la vallée blanche est infinie, autant mourir en marchant, en comptant les étoiles... Niels est si faible qu'il arrive à peine à articuler les mots. Mais Peso entend tout. Il attend. Plus tard Niels va chercher l'arme blanche et s'approche de Peso qui attend. Il l'enfonce doucement dans son poitrail sans qu'aucun bruit ne déchire le ciel. Il coupe un morceau de chair et tente d'épancher le sang avec sa main. Peso reste immobile. Les gouttes de sang sur le sable blanc, une discrète mélodie adressée aux étoiles. Niels porte la chair à sa bouche, l'enfonce et mâche nerveusement. Peso fixe les mouvements de sa mâchoire. Le sable absorbe le liquide, ne laisse pas subsister d'autre couleur. Ils repartent et avancent de jour en nuit et de nuit en jour dans l'espace et le temps infinis et blancs. Parfois la jeune fille réapparaît le visage inondé de larmes rouges et ils essaient de l'attrapper mais en vain, elle disparaît au moment où ils la touchent. De jour en nuit que le désert ne finit pas, Niels a tranché dans la chair de son mollet et de sa cuisse, Peso a donné de l'encolure et du menton, un petit morceau de la fesse droite. Ils avancent et de jour en nuit le chemin tacheté de sang qu'ils laissent derrière eux se referme et devient blanc, le sable avale tout. Leurs yeux enfoncés dans le noir sont aussi rouges que le sang qui toujours coule de l'une ou l'autre partie de leurs corps. Ils se vident pour se remplir dans l'infinie vallée blanche, devant les 932.589 étoiles qui ne cessent de changer de place et de respirer profondément. 932.590 soupirs face à leur douleur. Ils avancent et ne s'arrêtent plus pour se reposer car alors l'écoulement de leur sang les tient éveillés. Ils ne s'arrêtent plus que pour s'entremanger et la torpeur finit par les accompagner toujours. Une nuit la jeune fille aux cheveux noirs arrive montée sur un énorme cheval rouge. Peso s'immobilise et tous deux regardent presque sans surprise. C'est la mort qui est (enfin) venue les chercher. 961.121 étoiles respirent et leur souffle semble s'accorder à celui de la mort. Mais la jeune fille, une main à quatre doigts et le cheval se postent face à eux et demeurent en silence. Après bien des minutes ou des heures Peso se remet en route et la jeune fille et le cheval rouge marchent à leurs côtés, en silence, le jour ils disparaissent et parfois reviennent la nuit, parfois ils ne sont que des squelettes

et ils claquent des dents. Peso a de nouveau donné de l'encolure et Niels de la cuisse. La chair ingérée ne repousse pas sur les corps mutilés et de jour en jour les corps disparaissent en gouttes de sang. De jour en nuit ils avancent en lambeaux d'eux-mêmes et disparaissent avalés par eux-mêmes et l'infinie blancheur du désert. La nuit Niels ne compte plus les étoiles mais écoute leur souffle, Peso marche les yeux fous tournés vers le ciel. Depuis des minutes ou des jours, il n'y a même plus d'eau dans les bouteilles, ils boivent les gouttes de sang qui coulent, leur sang ou celui de l'autre, sans chercher à savoir, peut-être aussi parce que Niels se trompe parfois et mange un morceau de lui-même, son bras, sa jambe, parce que ses yeux envahis par le rouge ne voient plus. Un jour au loin perdu derrière l'éclat blanc du désert Peso croit voir un arbre sans bien se souvenir que c'est un arbre. Il presse le pas et plus tard Niels croit le voir aussi. En se rapprochant il leur apparaît d'autres traces infimes de végétation, quelques cactus, quelques touffes de buissons. L'air qui passe entre les naseaux n'est plus si sec et l'éclat du monde a moins de blancheur, le sol ne brille plus, le ciel non plus. Ils avancent et la faim les torture toujours mais au lieu de se déchirer ils arrachent la verdure du sol et la mâchent nerveusement. Derrière eux les gouttes de sang tachent le sol avec constance et bientôt en lambeaux ils aperçoivent des routes, des habitations. Quand Niels veut sourire à travers son sang dégoulinant il n'arrive pas à ouvrir la bouche. Peso veut marcher plus vite encore mais dans sa hâte il trébuche et tombe. Ils restent au sol. Plus tard on trouve les lambeaux de leurs corps inondés de sang. Les paysans crient en silence la main devant leur bouche et empêchent les petites filles de regarder. C'est le village de Tegenu. Quand on s'aperçoit qu'à l'intérieur des corps découpés il reste encore un peu de vie et de sang on appelle vite à l'aide et on envoie un garçon à l'hôpital, on abat le cheval. Plus tard dans la journée d'un mercredi très froid pour la saison Niels réclame son cheval. Une jeune fille aux cheveux noirs lui apporte un paquet de viande saignante enroulée dans une nappe en papier. Quatre doigts. La chair ne repousse pas.

Métie Fakra

QUITTER LE MONDE

Je suis tout et toute chose.

Huit ou quatorze mains bois allumettes tunnel olives torches caravane hérissons merde pinceaux verre cigarillo rues pluie cheveux vent parapluie piles rails escargots fleuve herbe pont feu rouille lumière acrylique géomètre déluge arbre mains, encore.

Derniers jeux innocents.

Alors je levai un à un les voiles.

Eh ben les mecs je crois bien en avoir assez vu par ici. Cette ville est morte depuis 50 ans à vue de nez. L'un des vieux l'disait déjà. Maintenant tentons une vraie sortie, si ça vous dit. Sortons des tranchées de liberté qu'on nous a mesquinement laissées, petites, grandes ceintures parisiennes, on pourrait même les faire infinies, contemplons ce gâchis, ce désert, ce bordel négatif, et croyons le vieux fou.

Tout a d'ores et déjà été réglé.

Paris is dead. Dead Town for Dead Men and Dead Young Women.

Je n'ai plus désormais qu'un projet qui vaille : QUITTER LE MONDE.

Mourir ? Nous nous sommes mal compris... JE REVIS. Désolé... c'est vous les morts... Quant à mourir avec vous ? Mourir ici !? Plutôt vivre !!!

Laissez-moi 8 mois pour préparer ma dédaigneuse évasion et celle de quelques êtres chers, si possible dans des directions opposées selon le fameux principe de dispersion : moins on est de rebelles sur le même chemin, plus il faut d'obus de 150 mm ; moins on est de personnes en situation irrégulière dans la même maison murée, plus il faut d'indics ; et moins on est de guerilleros du verbe dans la même forêt de signes, plus il faut de rentrées littéraires.

Allez où vous voulez, ce n'est une question ni de kilomètres, ni d'heures de vol, moi je prends au sud-ouest ou au sud-est, je ne sais plus, j'ai le choix entre sauter les Alpes ou l'Atlantique, les skis de fond, le cheval ou le cargo bananier, je verrai ça au dernier moment après consultation de l'Indien fou, de l'ingénue Thrace, du combatif Gamin et du Cheval dont il est question.

Dans 8 mois en tout cas, *bye bye* les pourris, mes prosopoèmes à venir seront écrits dans un français tzoztile ou grec ou khirghize, merci, vous pouvez garder votre camelote académiologique, revendre ailleurs vos manuels du parfait *manager* et remballer *allegro vivace* votre civilisation de goules.

Je veux me souvenir juste d'une main froide dans la mienne sous le déluge qui cesse abruptement, d'un boulevard dont le quart d'une heure nous sommes silencieux les princes aériens, d'une fille qu'on veut défigurer que j'arrache à la meute, du vieux fou de Chinois sous l'église qui parle toujours pour moi, du labyrinthe à Picasso où la fille en formes me sourit, du type qui enterre son fils et ramène ses vêtements dans une valise que je porte sans effort, du pylône rouillé qui tangué quand j'écarte les bras pour voler, des tunnels quand on est au milieu et que la sortie visible à peine encore fait le huitième de l'ongle du petit doigt, des cheminées de béton où accroché aux barreaux rouillés à trente mètres tu comprends que si tu lâches tu es mort et tes copains sont dans la merde, d'une jeune québécoise qui me fait fumer tous les jours son infâme poison à rêver le présent, d'une fille qui m'invite à visiter son hangar à bateaux vers minuit et d'une autre qui frappe en maillot de bain à la porte de ma cabine. Et puis bien sûr il y a pas loin le fou de la Vallée des 15.000 livres et le cerf quand je courais des heures sans perdre haleine, et Laura à cheval et notre ancien champ de maïs neuf et les renards et les corbeaux qui t'avertissent que le temps brûle.

Je ne vous laisserai pas rassurez-vous sans quelques mots d'explication, quelques paroles salvatrices, quelques formules bien trempées, quelles recettes douces-amères de derrière les lignites, histoire d'inviter ceux et surtout celles qui le méritent à définitivement (dans un avenir que je leur souhaite infiniment proche) METTRE LES BOUTS.

Sachez donc que, dans l'ordre :

- 1) IL N'Y A NI ESPACE, NI TEMPS.
- 2) RIEN N'EST POSSIBLE. TOUT EST, OU N'EST PAS.
- 3) L'AMOUR EST ASSOCIATIF, COMMUTATIF, DISTRIBUTIF ET OPERADIQUE.
- 4) JE SUIS MILLE FOIS. (EVENTUELLEMENT LE PLUS PAUVRE, LE PLUS RICHE.)
- 5) DEUX ET DEUX FONT UN.
- 6) L'ECONOMIE EST UN ACTE FAUX.
- 7) SOIT ON MEURT, SOIT ON EST IMMORTEL, SOIT VOUS ÊTES UN HOMME, UNE FEMME
ETRANGE.
- 8) LA SOCIETE SE CROIT SEULE, ET IL Y A VOUS.
- 9) L'ÊTRE AIME LE NEANT. LE NEANT AIME L'ÊTRE.
- 10) LA MACHINE N'A JAMAIS RAISON.
- 11) LE POUVOIR EST UNE CHAISE POURRIE.
- 12) LA TERRE N'EST PAS UN MONDE.
- 13) MIEUX VAUT NE RIEN VOULOIR PLUTÔT QUE VOULOIR LE RIEN.
- 14) ULYSSE REVIENT.
- 15) APRES L'INFIME DEDANS, VOICI L'INFINI DEHORS.
- 16) L'ESPRIT EST LA CHAIR.
- 17) LA VERITE EST INFINIE.
- 18) LA SITUATION A DEJA EXPLOSE.
- 19) TOUT COMMENCEMENT EST ABRUPT.
- 20) VOUS ÊTES LIBRE A TOUT MOMENT DE VOUS LEVER, ET DE PARTIR.

De rien.

Quelque part entre l'être, le néant, un échiquier et une bouteille d'un bon cognac,
Le soi-disant 2 octobre 2005.
Andreas Guest



photo Gihan (Recueillis)

Tu ouvres et puis tu laisses entrer le vent des autres

C'est ta langue pourtant

- Ta parole !

Elle meurtrit ta chair

Et dans ce corps étrange

- sans cesse tu crains ta pensée -

presse on te perd

on se

C'est à peine bientôt s'il te reste ta lèvre

dans l'espace indicible

... Monstre de ton absence

S.

One woman's journey

Ils me disent que ma peau, ma peau est jeune et rose.
On m'en donnerait vingt ans et m'en passerait de belles!
Mais elle est carte mûre, sillons bordés d'orages, sans fin les craquelures,
Frontières qui s'entrecroisent, crêtes trop parcourues.
Pays perdus leurs noms, villes assiégées en sang.

Ils me disent mes joues, pommettes bienheureuses,
Le sourire est croisé de toutes les batailles,
La mâchoire aiguisée sait trop le goût du jeûne
La mâchoire bandée, en arc à sacrifice,
Et saillent les attentes sous les tendons d'argile.

Ils me disent mes yeux, étonnés curieux,
Surpris, tant de lumière...
Rayons ronds de mes yeux, façade edulcorée, trop naïve à la fin!
Mais les assauts si vifs de la lumière acide
Ont cerné l'orifice et dompté ce qui rit,
Froncé les cannelures des arcades nacrées
Gréement à mes tempes, les voiles maculées ont pris le sceau du sel.

Il me dit que mon corps est tout en courbes douces,
Tout en rondeurs souples, qu'il y a de l'enfance, de la mère, du tendre.
Mes seins doux lisses blancs, le giron évident qui accueille les peurs simples
Que mes hanches sont vagues, ondes marines en marées pleines.
Mais mon corps en course toujours fuit, trébuche ou triomphe.
Fourbu de haut en bas mais robuste quand même
Des combats souterrains.

Chaque fois le tranchant semble bien émoussé,
Et chaque fois la peau de croître un nouveau grain,
Chaque fois à nouveau, nouvel ennemi en vue,
Et l'pied à l'étrier et au fourreau la main,
Fierté elle m'assassine, je suis vouée au front.

Ils me disent ma peau, ils me disent mes joues, ils me disent mon corps.
Mais ils savent tous trois ce qu'il en est de l'heure,
Faire fil de tout vide,
Je suis vouée au front.

Gihan

La fille violette

Samedi Marina passe la journée à la BNF, Marco l'après-midi chez sa copine Lucie, je fais un saut au Quartier latin pour revoir René et écumer un marché de bibliophiles campé dans le cloître d'Henri IV.

Brassée de souvenirs beaux et ridicules, mes 18 ans, mes arrivées bien avant le lever du soleil dans la pluie d'octobre ou le froid glacial de décembre, *Dubliners*, le prince Michkine, surréalistes, Artaud, Kafka, Rimbaud, départs à nuit tombée dans les bruits, les odeurs, les bruines, les néons et les phares neufs de la ville aliénée, j'évite au mieux les cénacles rancis, les royalistes roublards mais sur les nerfs, les fan-clubs féminins des futurs majors masculins aux concours, les génies du mépris critique façon Lukasc&Co, les joueurs d'échecs pète-sec et les apprenti-salariés de l'anti-heideggerianisme français, les amourettes de studio et les soirées mondaines, les *jazzmen* précoces mais déjà formatés, les cinéphiles sans fil, et puis enfin la récompense pour ma patience et ma persévérance dans la joie, voici le parfum violent d'Aurélie et son beau visage inquiet, sa peau mate et ses cheveux crépus (c'est une obsession, je sais), son parapluie cassé mercredi midi sous la pluie et le vent, son corps superbement discret que l'on devine à peine sous son long manteau noir, ou crème, ou bleu, son rire effréné dans la rue du Néant reconnaissant, notre franchise et notre incompréhension irréversibles et sa belle écriture, les mots tendres et distants qu'elle glisse pour moi dans une belle enveloppe blanche, la rose que je ramène un soir d'hiver devant cette fenêtre avant de les voir embrassés là où les *jazzmen* en titre, affreusement vulgaires, nient la possibilité même de l'esprit, et de l'offrir à la première jolie passante venue.

« Tu as l'air triste.

—Hier je voulais t'offrir une rose.

—Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

—Parce que j'ai compris à temps.

—Qu'est-ce que tu as compris ?

—Rien. Tout. »

Et les départs sous le grand soleil de midi quand la ville si mal connue m'attend et les filles de la rue Blanche qui hèlent trois fois et celle, cheveux ambrés, que je finis par suivre jusqu'à sa mansarde gelée et le goût de ses lèvres qu'elle m'offre contre toutes les règles du plus beau métier du monde peut-être par oubli devant mon irradiante jeunesse et mon insolente joie et l'irrésistible Cécile F. croisée trois fois et qui pour décliner mon offre certes très irrespectueuse entre deux portes prend la peine de dédaigneusement me détailler le pourquoi le comment de son emploi du temps hebdomadaire tu comprends Thomas tu t'appelles Thomas c'est ça tu m'as vue l'année dernière dans ce théâtre je me changeais dans la cabine d'à côté et tu te souviens de moi mais moi tu vois je n'ai pas un instant à perdre je prépare deux pièces de théâtre et puis le concours dans deux ans et la danse le judo et je commence le grec et mon copain et toi si vous vous et si tu me je n'ai pas le temps pour et les trajets sans fin en RER avec la foule toujours renouvelée des millions de goules où je finis tout de même par retrouver chaque matin l'émouvante inconnue de la Hacquinière, blonde et grave, qui vient toujours s'asseoir à ma droite même lorsque j'ai changé de place et que je finis par effrayer en lui tendant sans trop d'illusions mon numéro de téléphone...

René me tire de mes rêveries amusées et me présente un type qui imprime des livres de luxe depuis 25 ans et a malgré tout gardé un certain sens de l'humour : « Je survis très bien. »

Je jette un œil, répugnant à mettre des gants, même blancs, pour tourner les pages de ces marchandises de choix.

Textes de poètes aliénés, tronçonnés ou nuls. Traductions tronquées, navrantes, du chinois (Wang Wei, et il y en aurait pourtant de belles, politiques à souhait : *Vous qui venez de mon pays natal / Devriez en connaître les nouvelles / Le jour de votre départ devant la fenêtre de soie / Les pruniers d'hiver étaient-ils déjà en fleurs ?*). Belle matière. Beaux formats. Hiéroglyphes. Mains préhistoriques. Origami. Art abstrait. Verbe considéré comme périphérique. 200 euros.

René m'explique en rigolant que d'après le type, comme d'habitude, on pourrait tirer une dizaine de livres différents, tous à 200 euros, d'*Iris et Chaos*, que nous cherchons à éditer en version rigoureusement intégrale depuis 6 mois, si possible 10 fois moins cher.

Il ne nous reste donc plus, comme un sympathique employé du Centre National du Livre nous l'a amicalement suggéré, qu'à fonder notre propre maison d'édition ou quelque association fantôme du style les éditions Toujours de l'Audace ou les Presses Ducales de l'Île de Barataria.

De toute façon j'étais prévenu : *On ne saurait appeler création ce qui n'est qu'expression personnelle dans le cadre de moyens créés par d'autres.*

J'en rigole moi aussi à l'avance.
C'est l'option éditions clandestines.
Hop, le maquis.
Tout ça est très logique, au fond.

Comment répandre dans nos métropoles crues modernes, à l'heure du tourisme et du terrorisme de masse, de la guerre planétaire contre l'Axe du Mal légèrement désaxé, de la concurrence libre et non faussée, de la fonte des pôles et de la dissémination des mini-bombes nucléaires, de la crise du pétrole et autres joyeusetés, problèmes non polynomiaux complets et code binaire compris, des textes de cinglés pas très scientifiques du genre *Moi, Oiseau Tranquille, j'ai brisé le temps. Je me suis écarté des chemins parmi les roches et les pins, j'ai cherché plus haut et plus loin ma propre tracée. Derrière moi l'air se referme intact. Je me suis écarté et à l'écart je reste. Vif. Jamais attendu, ni perdu, ni connu. Jamais retrouvé. Le printemps étonné ouvre dix mille portes invisibles. Deux arbres aux écorces trempées, verts, noirs, jaunes. Deux pierres éclatées, noires, blanches, rouges. Le grand ciel lavé, multiplié. Le nuage affectueux. Le torrent éperdu et nouveau tranche le silence amoureux. Les chevaux sans rênes traversent les lacs profonds. Eux suffisent. Frôlant la cime des arbres torturés, sur les flancs de ces montagnes oubliées, je cherche sans trouver et je ris ! je ne sais plus ce que je cherche. J'oublie vite. Prodigieusement vite. Et puis, croyez-moi, une soif à liquéfier les caillasses. Aussi je vole vers le front du glacier, étonné d'être si rapide, oui je vole ! Mes ailes, amies infinies. Caverne bleue, passante, gorgée d'échos. Eau sans futur. La mort est assise à mes côtés. Elle a pris la forme d'une fille belle, nue et sonore. Midi dans les herbes. Je bois midi. Rien ici ne sera plus vendu, je le sais. L'horizon déborde de promesses chiffrées. Que je déchiffre, fou de chance. Vues d'ici, morts et vies de toutes choses et tous êtres, inégalement vues, me semblent également séduisantes. Ciel indompté, terre en révolte sourde, homme et oiseau, enfant aux merveilleux raisonnements, je reprends le chemin, agitant les poussières dorées, caressant les cascades orphelines et les branches blessées, muet de désir et mes mains sont des armes ou des peintures du style de la Fille violette que René, qui m'a traîné jusqu'à l'atelier, m'offre gratis sans accepter la moindre discussion, moins de vingt minutes après que je lui ai mis entre les mains l'édition de poche qui regroupe tous les bulletins de *Potlatch* ?*

A écriture, peinture somptuaires, éditions, galeries somptuaires. Papier de riz. Granges abandonnées. *Hecho a mano*.

Mais revenons-en à la *Fille violette* si vous le voulez bien.

Tombé amoureux d'elle au premier regard.

Elle est venue poser à l'atelier « parce qu'elle était superbe ». Elle s'est assise sous la fenêtre et la lumière vient maintenant frapper sa hanche et le casque de ses cheveux, blanche, ambrée, bleue. Elle est là, poignets croisés, coudes aux genoux, épaules hautes et libres, pensive, elle n'espère rien. Elle a tous les visages. *Ni tourmentante, ni tourmentée*. Fugitive, immobile, elle est assise au milieu du temps (mon endroit préféré), elle est, en attendant mieux (ça viendra), définitivement *négative*, idéologiquement irrécupérable.

Moralité, premier critère pour être édité par les Presses Ducales de Barataria :

ETRE ASSIS(E) AU MILIEU DU TEMPS

Repense à Jen, forcément, nos conversations sur les plages et les falaises radieuses, son beau visage sombre aux yeux bridés, si troublant à chaque fois, elle toujours assise au milieu du temps dont elle parle tout le temps, assise dans mon souvenir plus précisément sur les ruines du misérable bunker de la baie des Trépassés, ou plutôt de la baie du Ruisseau, ses longs cheveux bleus et noirs lâchés au vent en étendard sans cause (*dans ce site l'extrémisme s'était proclamé indépendant de toute cause particulière, et s'était superbement affranchi de tout projet*), ni triste, ni joyeuse, ni absente, ni présente, ni passée, ni future... *Le temps elle-même*.

Fume un cigarillo, perplexe, découverte sur découverte ces derniers temps, René se roule une cigarette qui ne paie pas de mine, on traverse tranquillement les pelouses sacrées et désertes du Luxembourg. Une fillette nous observe attentivement avant de faire pareil. Nos traces dans l'herbe vierge. *Conspiration des Signes*. Il m'annonce que je serai son témoin à l'église. Je ne suis pas baptisé. On s'en fout. Qu'est-ce que je vais lire ? Un passage du *Cantique des cantiques*, peut-être, je réponds un peu par provocation, un peu parce que j'ai appris à ne pas renoncer facilement aux beaux détails, du genre *Tu es belle, ma compagne, comme Tirça, jolie comme Jérusalem, terrible comme ces choses insignes. Détourne-toi de mes yeux, car eux m'ensorcellent. Ta chevelure est un troupeau de chèvres dégringolant de Galaad. Tes dents sont un troupeau de brebis qui remontent du lavoir : toutes ont des jumeaux, on ne les arrache à aucune. Comme la tranche de la grenade est ta tempe à travers ton voile. Soixante sont les reines et quatre-vingts les maîtresses, et les adolescentes sans nombre. Au*

jardin des noyers je descends pour admirer les pousses de la vallée, pour voir si le cep bourgeonne, si les grenadiers fleurissent.

Dans le train au retour une fille lumineuse aux magnifiques cheveux blonds et crépus, un corps de chasserresse, des jambes infernales, des yeux d'un vert radieux, l'oreille vissée à son portable, me sourit.

Cécile F.

Andreas Guest

Chincoteaque

Chincoteaque

Chincoteaque, 23/09/05 ; Chincoteaque [Chincotik], c'est quoi, une survivance sonore des Indiens. Des Amérindiens. Des Native Americans.

Chincoteaque. C'est une île (justement), une île prise dans l'océan, pas loin du continent.

C'est là où j'étais, c'est là où je suis, 23/09/05, c'est là où je me lève, 23/09/05, 5h30 a.m. Je suis arrivée la veille, la nuit, l'océan fondu de nuit sauf aux dentelles. Je me reveille tôt, tout à coup pleine de vie, pleine d'une vie qui m'échappait m'échappe. Chincoteaque, 5h30 a.m., enfin la mer. Mieux. Enfin l'océan. Le grand soleil rouge vif (*le grand Christ rouge de la révolution...*) se lève et irradie. Brûle le ciel encore moelleux et tiède.

Suivre la mer, suivre le soleil.

Continuer la dérive. Heureuse. Chaude des amitiés récentes. C'est trop de le dire.

Suivre la route, quelle route ? il n'y a qu'une route. Des terrains à louer en bordure. La lumière est belle, dorée comme en fin de journée sur les feuillages, lumineuse lumière, pas agressive encore, caressante sur les feuillages.

Suivre la route vers soleil et mer. Longer les terrains (à louer). Sous les plantes, de l'eau, ce sont des marais. Marais à louer. Une baraque flotte dessus. Pas d'habitations, peu d'habitations flottent sur l'eau. L'odeur forte de l'océan qui dort. Du sel. L'odeur d'un port, au loin, tout près, je suis sur une île. Chincoteaque. Mais où ? Suivre la route et de route en route en route trouver les chemins privés de propriétés privées. Heureuse. Je ne cours plus, je marche. La ville dort. Où est la mer. Je ne cours plus, sauf des pensées.

Demi-tour. Dériveuse je suis de nature, et tout au long de la vie. Pas d'orientation. Ce n'est pas une vraie dérive c'est un laisser-aller insolent au gré des routes sans idée des chemins ni des frontières ni des bornes ni des arrivées. C'est un abandon total et désespéré au faux hasard qui ne nous guide pas. (*Un coup de dés*, évidemment). Le jour s'ouvre peu à peu, s'éclaircit et parfois pourtant le soleil disparaît. Dérivant le long des allées promeneuses où les maisons dorment, pins, lumière dorée, calme et serein début du jour, allégresse, beauté des Etats-Unis... (me dis-je, et je ne me l'étais jamais dit, jamais jamais.) Beauté de ma solitude sans doute. Je me sens prise Chincoteaque d'un enthousiasme universel que je t'adresse Chincoteaque mais je ne suis pas tout à fait seule, je mentais, je mens toujours, car il y a ces deux compagnons que j'ai emmenés avec moi ou peut-être qui m'ont suivie ici. Ma joie adressée aux deux présents-absents de ce voyage. Des garçons ; mon compagnon idéal qui vient parce qu'il me tient au cœur et à l'esprit, et qu'il est idéal, mon amant martial, qui me tient au corps et, disons, un peu à l'esprit. Ne marchandons pas les belles choses. Entièrement présents et interlocuteurs, mon compagnon idéal, mon amant martial.

Dérivée.

Le long des petites routes paisibles, pas de grillages entre les maisons. Beaucoup de maisons.

Des vacances. Des envies –déjà- d’habiter ici, comme je suis frivole et peu fidèle à ma terre, comme avec les êtres, j’ai toujours déjà envie de quitter et de m’installer quelque part – au moins un peu- là où naissent les sentiments d’allégresse (dans ma tête).

Bonheur de ma solitude partagée avec mes deux camarades. Eux aussi sont des voyageurs de l’esprit.

Chercher la mer. N’aller nulle part.

Je marche les routes forment des courbes, boucles, croisent des chemins, bientôt des DEAD ENDS. Glaçant. Où est la mort. Où est la mer. Je tourne sur moi-même, pas tout à fait en cercle, je flotte quelque part pas loin peut-être de la mer et juste tous ces chemins finissent au pas des maisons alors où s’est cachée la mer, je l’entends, j’ai retrouvé le grand soleil qui jaunit à présent, futur vieillard.

Sourire.

Egoïste à jouir de son bonheur seule sur terre... Quand même j’ai emmené mes deux hommes, je leur dis tout, ou presque, presque tout, je déguise une partie de mon invraisemblable allégresse. Pourquoi je sais pas. Je ne suis pas coquette.

Vol des canards sauvages. Le concert des coqs dédié au grand soleil. J’avance sans avancer sans reculer sur les routes Chincoteaque Chincoteaque ça sonne et quand je ne parle pas avec l’un ou les deux ensemble je me répète ce nom qui sonne, à faire grincer ma cervelle, sans penser bien sûr trop fortement à tous ces bibelots en forme d’Indiens Native Americans au supermarché de Chincoteaque, sans penser que ces vrais américains en concédant le titre aux faux américains Natifs ont le cran de faire encore des bibelots et fast folklore de mauvais goût, non ?, de mauvais goût le carnage Indien avec ses plumes et son arc et flèches et tient quelque chose dans sa main, quoi, une pipe, le carnage des années anciennes. Sans penser, pensée absurde, que peut-être l’on devrait faire de même près des anciens camps d’extermination de tous les pays, par exemple des Juifs squelettiques qui jouent aux échecs pièces en mie de pain Chincoteaque veut dire à mon avis l’île aux pins les poupées prisonnières des Kmers les yeux révoltés corps vidé de sang... Heureusement Chincoteaque que je n’ai pas à censurer toutes ces mauvaises pensées mauvaises et sans doute infâmes et infâmant parce que je mélange tout, moi je ne sais faire que ça, des mélanges.

Sans penser donc à ces aberrations abjectes, je sens gonfler mon allégresse vers le grand soleil qui me surveille et j’en fais part à mon interlocuteur – le premier réel de la journée, un petit poney pas sauvage du tout (Chincoteaque, the wild poney’s island... il y a aussi des figurines de petits poneys au supermarché, je devrais en ramener à mes compagnons de route) mais bien enfermé dans son enclos avec deux trois frères. Il partage cette allégresse quelques instants avec moi, je le gratte derrière les oreilles et il plisse les yeux de plaisir, comme un amant, comme un chat. Et lèche ma main en retour. Je mets un peu de désordre dans sa crinière désordonnée et, sur ses indications, prend le chemin de la mer, qui ne mène nulle part, c’est à dire quelque part. Parc des oiseaux. J’ai vu des aigles hier. La ville commence à se réveiller. Le soleil est haut déjà. Mauvaise pensée, je me demande depuis combien de temps je marche, Chincoteaque, je commence à avoir envie de la mer au delà de toute allégresse... Je chasse grâce à mon compagnon idéal cette sottise question de mon esprit. Je dérive et dérivant j’arrive sur Circle street qui me fait tourner à nouveau et puis sur Chicken City street. Chicken city... J’ai eu l’intuition que Chincoteaque voulait dire l’île des pins... mais peut-être est-ce l’île des poulets. Chicken city. Je retiens le nom, je retiendrai ce nom. J’avance et sans avancer je commence ça y est à céder du terrain de ma solitude, je croise des gens somnambules, qui marchent et roulent. Peu nombreux encore, heureusement. Bonheur de ma fragile solitude. Mais tout de même, chassez ces mauvaises pensées, l’agacement point par instant de ne pas trouver la mer, qu’elle continue ainsi à m’échapper. Soleil toujours présent. Les chemins inlassables finissent par être privés quand rien ne l’indique.

Je veux dériver vers la mer, agacement diffus. Chicken City m'emmène sur Highland Street. Etc. puis sur un chemin qui semble non privé car non envahi de constructions ou plutôt envahi de constructions en devenir. Et de là un ponton, des canards, la mer.

Calme absolu précédant les travaux, un seul homme présent me regarde passer avec de drôles d'yeux, je sais qu'ici je ne ressemble à personne. Bonheur de ne ressembler à personne..., roseaux très hauts au bord de l'eau, vert jaune pesant de lumière, j'ai oublié de dire que Chicken City donnait sur l'Irlande, du moins telle que je l'imagine. La chaleur est devenue lourde comme la lumière colore les roseaux, je m'assois sur le ponton, seule au bord des futures maisons, seule au bord de cette petite étendue de mer serrée entre des bras étouffants de l'île. Le bruit des vagues bien sûr, leur douceur. Un îlot. Au loin sans doute sur cet îlot minuscule des poneys sauvages, je m'allonge sur le ponton, sans doute des pensées sauvages, lumière chaude un peu pesante, suis-je encore une fois, comme à Madagascar, comme à Costanza, comme dans cette limite introuvable entre le 14^{ème} et le 15^{ème} arrondissement de Paris, quelque part au bout et à la fin du monde.

Bonheur de mon allègre et silencieuse solitude.

Le soleil pèse sur moi. Je me souviens que je voulais protéger ma peau. Protéger ma peau de ce soleil qui lui est dû. Mes fidèles et infidèles compagnons chassent ces pensées.

Je laisser dériver mes pensées sauvages sur des poneys sauvages et vers L'Irlande d'Amérique.

Je ne me lèverai plus jamais.

DEAD END. La mer.

A la suite de quoi je me lève et quitte l'objet de mes désirs, lui tourne le dos.

Déception de ne pas vraiment dériver au retour mais de revenir sur mes pas, retrouver mon chemin, de ne pas réussir à ne pas m'inquiéter tout à coup de l'heure et de ceux qui m'attendent.

Car le soleil est haut, les gens ont recommencé à peupler les rues, habiter le jour. On me dit Good Morning. On me salue. Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas d'ailleurs. Je suis ici.

Je vais me battre avec mon frère. Je lui dois bien ça depuis l'enfance martyre. Je pars en stop chez ma sœur. Puis de chez ma sœur. Je ne rentre pas à Paris. Je ne retourne pas. Je dresse des poneys sauvages, j'appelle mon amant martial, il me rejoint à New York, je suis à New York, c'est un mois après, un an, viendra-t-il, mon compagnon idéal viendra, il ne me laissera pas, ou bien je serai seule, bonheur de ma solitude, bonheur de ma solitude, et j'aurai abandonné la plus chère à mon cœur (*celle qu'on porte dans son cœur, la sœur*).

Le chemin suit sa route, je suis mes pas et je reconnais tout, car tout ici se ressemble, routes et chemins, maisons toutes à l'identiques dans des formats et des couleurs différents. La maison des bûcherons, la maison des paysans, la maison de Barbie... Rose. Je ne vivrai pas dans la maison de Barbie. Je vivrai dans la maison brûlée, la plus belle de l'île, la maison brûlée, dont il reste la charpente, en face de la maison de Barbie.

Un homme arrête sa voiture à côté de moi. Un bel américain qui ressemble immédiatement à James Dean ou plutôt à quelqu'un qui ressemblerait à James Dean, avec de grands yeux bleus. « D'you wann'a ride ? ». Evidemment je ne ressemble à personne avec ces longues marches que je fais seule au bord des routes sans avoir l'air de suivre une direction. Je crois que j'ai toujours voulu qu'un Américain arrête sa voiture à côté de moi et me demande exactement ce qu'il vient de demander, avec cet accent là, exactement. Croyant que ça ne m'arriverait jamais. Son visage est beau et un instant j'ai envie de monter dans cette voiture et... Ses yeux

sont beaux, la pupille déborde dans l'iris, l'iris dans le blanc de l'œil, l'œil dans tout le visage. Je souris et je dis merci, j'aime marcher, est-ce que je suis bien dans la direction de Chicken City Street. Il m'explique, et que c'est loin, me refait la proposition du « ride ». C'est une sorte de semi vieille bagnole qu'il a, bien à mon goût, où il doit baiser des filles le samedi soir, peut-être dans la forêt de pins de Chincoteaque, peut-être au bord de l'eau. Je décline par prudence mais à regret cette invitation. Il me sourit me salue et fait demi-tour. Je souris en marchant. Ce pays aussi peut être le mien. Je n'en suis pas, j'y suis, j'y suis au moins pour « a ride ».

Je rentre. Partout les gens sont sortis, éveillés, habillés, le soleil est haut. A son Zénith. Je vais bientôt arriver dans cette famille mienne qui ne me fait pas envie.

Le frère est là. Prêt à aller courir pour être en belle et bonne santé. La mère toujours un peu malheureuse, toujours un peu envieuse de mes départs, de mes libertés. La mère depuis combien de temps enfermée dans sa tristesse. Triste mère.

Bonheur de ma solitude. Bonheur de mon écriture qui me délivre de la famille et me rend à l'île.

Chincoteaque, à demain peut-être, à l'heure du grand soleil rouge qui brûle le ciel encore humide.

Mais demain sera le retour vers les hommes, car demain je troquerai infidèle que je suis mes deux camarades de route contre les jumeaux blonds que j'avais inventés pour Little Emily et que je trouve enfin sous les traits des frères de ma sœur. J'appartiendrai aux frères de ma sœur, les jumeaux blonds de cette blondeur dorée. Et demain je ne serai plus à la recherche de la mer mais éblouie de blondeur. Et rien dans les mots sans douceur des ces nouveaux faux frères n'éclaboussera l'or de leur blondeur. Et je me sentirai glisser à l'intérieur de moi même et céder à cette voluptueuse tentation de la blondeur. Et plus aucune barrière dans mon esprit n'empêchera que je sois tout entière livrée et consacrée à cette blondeur. Et le grand soleil ne sera qu'une pâle figure disparaissant peu à peu sous l'éclat de cette blondeur. Et il faudra que mes yeux et tous les pores et toutes les portes de mon corps s'ouvrent grand pour que je m'imprègne complètement et pour longtemps et pour le froid parisien de leur lumineuse blondeur. La blondeur dorée de la lune bien sûr, car ce sont les jumeaux de la lune. Si seulement pouvait survivre jusqu'à ce soir cette blondeur.

J'ai ramené un peu de cette blonde lumière à Paris, je l'ai gardée au corps, de plus en plus faible et fragile, les premiers jours de pluie. Et puis elle a baissé d'intensité. Il y a autre chose que le sable et le temps qu'on ne peut pas retenir sans doute, autre chose même que la vie, ces petites lumières fragiles qui réchauffent les yeux et les mains. Et de l'autre côté il y a le grand soleil. *On avait à peine le temps de voir disparaître les hommes... Tout y passait, c'était dégoûtant, par bouts, par phrases, par membres, par regrets, par globules, ils se perdaient au soleil, fondaient dans le torrent de la lumière et des couleurs, et le goût et le temps avec, tout y passait. Il n'y avait que de l'angoisse étincelante dans l'air.*

Mais à mon retour

je n'ai plus pu retrouver mon amant martial dans mes pensées ni même dans ma chair, j'ai aussi cru perdre mon compagnon idéal quelque part entre le treizième arrondissement et la

nuit, quand je lui refusai ma froide main. Manque de chaleur qui ne cherche pas de chaleur. Les lèvres se refusent aussi.

C'est bien ça ; la blondeur des garçons qui finit par disparaître, d'autres lumières qui s'éteignent, d'autres pluies, d'autres brasiers qui brûlent les souvenirs, des déceptions communes mais si mal partagées, des solitudes qui ne sont pas des bonheurs de solitude parce que plus personne ne les partage... C'est bien ça, la blondeur des garçons dont on cherche à garder la trace ; je m'étais trompée, les traces ne se superposent pas, l'une efface l'autre, et la mémoire du corps...

A mon retour

j'ai pensé

que je ne serai plus infidèle en corps et en esprit, et ne croirai plus que ce n'est pas la même chose

Que je ne serai plus éblouie

Que je porterai toute mon attention à un seul endroit

Que je gagnerai donc en profondeur

Que je ne serai plus seule

Que je serai toujours infidèle en corps et en esprit, parce que c'est la même chose

Que je serai terriblement et atrocement légère jusqu'à ce que mes rides marquent ma profondeur

Que je saurai aimer en corps et en esprit, parce que c'est la même chose

Que donc je baiserais toujours en profondeur

Que je porterai mille attentions différentes à mille endroits différents

Que j'aimerai toujours moins en corps qu'en esprit, parce que c'est le corps qui marque la profondeur

Que je serai au moins chaque jour une fois éblouie

(au moins chaque jour une fois éblouie)

Que je ne serai pas seule jusqu'à ce que mon corps ait marqué la profondeur

Que je ne laisserai jamais mon corps marquer la profondeur

Que je saurai au moins chaque jour une fois éblouir

Que peu importe, j'aimerai toujours ceux que j'aime, dans cette durée immense et infinie que j'ai derrière l'esprit.

Métie Fakra

Nineties

I

Les faux sapins remplacent déjà les réverbères sur les artères de la Ville. Circulent, entre les reflets rougeoyants, des individus pressés qui, dehors pourtant, ne cessent de penser aux intérieurs – et à leurs familles !

Je les vois, derrière la vitre, maugréant bien que protégés d'un froid aussi rude que soudain. Les couleurs s'agitent autour, dedans, dehors. Le manteau vert épais de tout à l'heure a ressurgi. Est-ce le même ? Je n'en sais rien. Peu m'importe. Ma pensée, isolée, n'a plus douleur où se fixer.

Maintenant, les flocons. La nostalgie d'une couverture pelucheuse et d'une tartine chaude. Le beurre enfin dissout, c'est alors que je commençais à la croquer.

Les regards ensuite. Pupilles ternes ou vives, je ne sais pas. Je ne distingue plus ce qui est vert ou bleu. C'est sans importance. L'individualisme est banni de la cité.

J'avais cru ; j'avais cru. Les faux sapins portent de bien belles lueurs pourtant. Les guirlandes électriques et leurs flashes bariolés laissent parfois croire qu'enfin on va *voir*. Que la chaleur jusqu'à ce fantôme d'étouffement est pour bientôt.

Sur la vitre à demi éclairée, je ne vois que moi. Comme d'habitude, je suis méconnaissable. Ce n'est pas un miroir, c'est une vitre. Mais même le miroir, le beau miroir, est fuyant. Désirable. Le teint devient blafard dans les reflets de la vitre du bus. Les lignes enfoncées se creusent. Je sais désormais ma transparence, qu'il est difficile de me cacher. Que je suis nu. Personne ne le sait pourtant. Moi, seulement. Et sans l'ombre d'un *tu*.

Quelques flocons lentement glissent sur la vitre éblouie par les phares alentours. Il va falloir, au terme de mon trajet, affronter le froid, les doigts rapidement gourds et rouges. Ce corps qui m'échappe. Que je ne tiens plus ; que plus aucun miroir ne peut restituer.

Le pire dans tout ça, c'est que je ne puis plus aller seul par les chemins.

II

Linéaments des phares sur les avenues ; le froid n'a pas cessé. Il est de plus en plus difficile de distinguer le jour et la nuit. C'est dans un tel noir que tu es né.

Les flocons avaient devancé la date fixée mais les bonimenteurs, eux aussi, avaient prévu le coup. Qu'on le veuille ou non, on s'enfonce dans la nuit.

L'espace en de telles circonstances semble s'agrandir, se multiplier. Les mondes se côtoient et les individus s'effleurent.

Toute cette journée, tu as cru qu'enfin était venue ton heure. Une heure qui en appellerait une autre, possible grâce à la *grâce*.

C'était pareil pourtant la veille sur les boulevards et près du kiosque et du manège. Les chevaux de bois de l'enfance ne t'ont pas amené sur les lieux dont tu rêvais. Cette île au milieu du Mississippi ou cette autre un peu éloignée de la plage dont ta grand-mère craignait que tu ne puisses revenir, juste des lieux de papier.

Il y eut malgré cela des parkings poétiques bien que désertés et Malakoff *transfiguré*. L'éclairage au bout de longues tiges faisait pourtant penser à une sortie de prison ou à Alcatraz.

Ce n'était pas la foule, c'était le monde.

Au fond du café, elle, te donnant des nouvelles de toi. D'un coup, tu renouais avec ton désir sans te perdre dans un train élané à pleine vitesse. Ce ne sont pas les glaces, nombreuses, qui cette fois te renvoyaient à toi-même mais un dire à *peu près* imprononçable. L'interlocution rare.

A l'amour comme à la guerre.

Les rues dans la froidure sans neige se mêlent maintenant au ciel et les bâtisses blêmissent sous le silence gelé.

Ne demeurent que les zincs, la chaleur d'une salle exigüe et les volutes des cigarettes.

La société secrète, alors ? Le monde possible par éclairs ainsi que les pas que tu ignores mais qui pourtant sont les tiens ? Il faut te défaire des balivernes et des serments. Les authentiques attaches n'ont pas à se dire ni même à se savoir. Voilà ce vrai bonheur – il coïncide avec la pluie ou le soleil de celle que tu as aimée jadis et que tu n'oublies pas.

Armé d'instants de grâce, la vie peut se poursuivre. Il est de peu d'importance de savoir si les liens sacrés sont réciproques. Ils sont. Ils t'échappent. Il y a au loin une part de toi qui rechigne à te suivre, chiendent de ton être ! Tu es ailleurs *aussi*, hors des lieux connus et des dates fatidiques.

III

Le temps qui passe ne se mesure pas. Ce qui de chacun de nous est porté par autrui demeure insaisissable. Rien ne se passe. On se retourne et puis l'on voit. C'est une désolation. Une nécessaire infidélité.

Ces livres lus, ces sonates auxquelles finalement une conversion était possible – après la fougue du rock n'roll, ersatz d'un *Yukong* post révolutionnaire – puis ce chemin, arpenté par hasard au départ, aride et pierreux – voilà que finalement tu prends conscience que tu l'empruntes seul.

Impossible pourtant de me *ressaisir*. La fidélité est parfois au prix d'un nécessaire éparpillement, d'une seconde rencontre définitivement exclue.

Je suis ailleurs et je suis là mais mon absence bien sûr t'appartient comme une statue de sel pourtant mobile. J'aimerais tant que tu saches ma fidélité lointaine, le fait que je ne t'ai pas déçue.

L'ouragan est infime ; le miroir soufflé ne souffre que très peu mais tout relevé clinique serait une trahison.

Je finis par croire aux fantômes, aux noces tacites mais *indéfectibles*.

Ce qui rend possible cette vie c'est aussi que jamais je n'y rencontrerai mon double, pas même au prix de ta rencontre fortuite. Ce legs de nous seuls est dans les limbes. Ni vivant, ni mort.

Les lieux aussi me demandent des comptes. Ce parc au kiosque désuet près du métro Cambronne, chaque fois que je le devine du hublot d'une rame, semble m'interroger sur la somme des années. La boulangerie, elle, a disparu, ainsi que le réverbère au corps rêche et grêlé autour duquel en tournoyant, je m'avançais vers toi. C'était un de ces jours où l'on confond volutes de cigarettes et expiration prolongée. La vie, peut-être, coïnciderait un moment avec le mot qui la désigne. Contre le mur blanc du ciel, la flamme invisible m'indiquerait une destination. Le dédale recréé dans la multitude des pas nouveaux. Les miens, d'autres. Mon éparpillement. Mon existence ignorée et souveraine.

S.

Douces collines ensommeillées

Je n'ose dire le chant

De peur d'éveiller les chemins assoupis...

Le papier boit en silence

L'encre se couche et se repose

Et moi je peux rêver encore.

Gihan

Bribes

Les houles lentes et sûres des mécaniques sont après nous, le temps toujours loin devant, l'espace fonctionnel à en mourir.

Et nous voulons construire des maisons dans les arbres, des toits grands ouverts sur le monde, sept balcons pour les saisons, chaque terrasse à sa contrée. Que l'intérieur soit vraiment un extérieur. Que tout extérieur puisse être un intérieur à nos guises vagabondes. Il nous fallait la force et l'invention, la patience à l'écoute de nos vieux coeurs de chevaliers fous.

Construire un vaisseau inédit.

Ballon voilé à chenilles.

Nef la plus invincible, la plus légère aussi.

Furtive comme nos armures aux grandes plumes.

Peux-tu le croire?

Ce vaisseau et nous,

le silence et le vent autour qui nous gonfle comme de fières voiles.

Nos peaux salées enfin réelles.

L'amour infini à en aimer les rides.

A perte de vue nos sourires songeurs.

A en mourir que nos doigts soient autres entremêlés.

Qu'importe désespoir ou joie divine?

Nos gestes recueillis, notre cri silencieux...

Il n'y a qu'eux.

Gihan

A cinq heures du matin

Je traverse les rues et les rues me traversent.

La ville dort tout entière et ma richesse est infinie.

Autrefois j'aurais désespéré d'être seul à la pressentir, la savourer.

Aujourd'hui je suis sage, et fou, je me réjouis seul, mon esprit est en paix.

Mon corps malgré la nuit passée au dehors est brûlant de force.

Les mots simples sourdent dans mon cœur

comme au flanc d'une montagne après l'orage.

Plus rien n'a d'importance.

Vers la porte de Montrouge à cinq heures trente-sept du matin une idée me vient.

Je vais courir le monde, voir si mon bonheur tient là où personne,

Aucun, aucune de ceux que j'ai connus,

sauf elle peut-être,

ne pourra jamais rêver d'aller,

par peur de perdre ce qu'ils ne possèdent pas.

Je suis l'amoureux infini.

On n'a pourtant jamais vu plus raisonnable que moi.

J'allume un cigarillo, je relève le col de mon blouson trempé,

je souris déjà.

Et l'aube est peuplée d'autres rieurs

qui acquiescent.

Andreas Guest